

« Lettre d'une sorcière à un "critique" de théâtre »

Lynda Burgoyne

Jeu : revue de théâtre, n° 66, 1993, p. 38-40.

Lettre d'une sorcière à un «critique» de théâtre

Cher Luc Boulanger,

Dans une récente livraison de l'hebdomadaire *Voir* (15-21 avril 1993), vous souligniez, en entrefilet, la parution, dans *Jeu* 65, d'un dossier sur Pol Pelletier. Sans doute eussiez-vous mieux fait de le lire avant d'en parler. Vous auriez constaté qu'il y était question de vous (entre autres) dans un article que j'y signe et qui traite du pouvoir androcentrique de la critique théâtrale. Peut-être cela vous aurait-il incité à réfléchir sur le sens et, surtout, sur le bien-fondé de certains de vos propos, insidieusement empreints de sexisme, voire de machisme. Et, du coup, cela vous aurait peut-être empêché de vous adonner à nouveau à un exercice de dénigrement que vous osez appeler de la «critique».

Dans un article, intitulé «Rose nanane» — ce qui est plus que méprisant!—, vous condamnez la pièce de Michèle Magny, *Marina, le Dernier Rose aux joues* (présentée au Théâtre d'Aujourd'hui). Comme si cela n'était pas suffisant, vous vous en prenez à la direction artistique de ce théâtre et, pis encore, par pure misogynie, vous vilipendez tout un pan de notre dramaturgie, lorsque vous écrivez :

> Mais je ne peux m'empêcher de trouver dans cet art qui se regarde un côté *nombriliste, complaisant*, qui finit par lasser. Surtout, lorsqu'en une saison, une directrice artistique présente trois pièces sur des *créatrices* qui parlent de création... J'ose espérer que l'imaginaire des dramaturges québécois est plus large.

D'une part, j'aimerais vous rappeler, afin que vous ne continuiez pas impunément à induire vos lecteurs en erreur, que le nombre de *créateurs* traitant de la création dans la dramaturgie québécoise des années quatre-vingt est assez effarant[1]. Or, que je sache, on n'a guère pensé au nombrilisme, pas plus qu'à la complaisance, pour qualifier les textes des René-Daniel Dubois *(26 bis, impasse du Colonel-Foisy)*, Normand Chaurette *(Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans)*, Michel Garneau *(Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone)*, Dominic Champagne *(la Répétition)*, Jean-François Caron *(J'écrirai bientôt une pièce sur les nègres)*, René Gingras *(le Facteur réalité)*, Michel Tremblay *(le Vrai Monde?)* et bien d'autres encore. Le fait est pourtant qu'ils abordent tous cette

1. Si, à tout hasard, vous sentiez le besoin de parfaire votre culture théâtrale, je vous suggère de lire l'article de Louise Vigeant : «Du réalisme à l'expressionnisme : la dramaturgie québécoise récente à grands traits», *Jeu* 58, 1991.1, p. 7-16.



thématique qui vous rebute tant. Oserez-vous parler de l'étroitesse de l'imaginaire de tous ces dramaturges québécois?!

D'autre part, je dois souligner que vos propos en disent long sur votre manque d'originalité. Relisez vos propres articles — si, si, vous vous répétez —, relisez aussi les articles de vos collègues masculins parus dans les principaux quotidiens au sujet de ces trois spectacles de femmes : *Joie* (de Pol Pelletier), *La terre est trop courte Violette Leduc* (de Jovette Marchessault) et *Marina...* (de Michèle Magny). Vous y trouverez le vocable «nombrilisme» qui revient... tel un leitmotiv[2]. À tel point que j'en suis venue à m'interroger sur la signification de ce mot. J'ai pu me rendre compte que vous ne faisiez en fait, en bon serviteur de la cause patriarcale, que véhiculer les idées reçues, sous l'égide d'une autorité : le dictionnaire de la langue française!

Selon toutes vraisemblances, «nombrilisme» est entré dans l'usage courant assez récemment — en même temps que la parole des femmes? —; les éditions plus anciennes des principaux dictionnaires de la langue française n'y font pas allusion. Les éditions plus récentes, par contre, nous apprennent que le mot appartient au langage familier et signifie «attitude d'une personne pour qui rien ne compte que ses propres problèmes» (*Larousse*), ou encore : «attitude égocentrique» (*Robert*). Bien sûr, chacun sait que les femmes ont cette fâcheuse manie d'être tournées sur elles-mêmes, de ne penser qu'à elles! Surtout les féministes![3] Sans doute est-ce pour cette raison qu'en plus de la définition d'usage et d'un renvoi à «narcissisme», le «fameux» *Dictionnaire du français québécois d'aujourd'hui* fournit l'exemple suivant : «*Elle* fait du nombrilisme.» Je note. L'exemple parle de lui-même. J'en conclus que vous avez bien appris votre leçon. Aussi vous accorderai-je volontiers le prix-citron du sexisme.

Je m'en voudrais de terminer cette lettre en ne soulignant pas à quel point votre machisme éclairé vous proclame bel et bien le grand lauréat de ce prix-citron — et deux fois plutôt qu'une. Toujours dans la même édition de *Voir*, vous présentez la pièce de Sally Clark, *la Vie sans mode d'emploi*. Au sujet de l'auteure vous écrivez :

> Je m'attendais d'avoir au bout du fil une auteure féministe et engagée qui voulait réécrire l'Histoire et refaire le procès de tous ces hommes qui *ont trop longtemps dominé* le champ de l'activité artistique. J'ai plutôt parlé à une *femme douce, paisible*, qui a cessé de peindre voilà dix ans pour écrire, non pas sur la condition de la femme artiste, mais sur les relations humaines.

Je passe sur le ton méprisant de celui — le pauvre homme! — qui en a marre de voir des

2. N'oubliez pas de noter les nombreuses variantes : «prêcher pour sa paroisse», «régler ses comptes avec la création», etc.
3. Et les mères, et les infirmières, et les institutrices, et les secrétaires...!

femmes prendre la parole et déranger le sacro-saint ordre judicieusement établi par ses pairs —, pour m'arrêter à l'utilisation du passé composé. Cela me semble des plus significatifs. Auriez-vous, par le plus grand des hasards, la naïveté de croire, pis, de faire croire à vos lecteurs, que les hommes ne dominent plus le champ de l'activité artistique? Si tel est le cas, je vous invite à vous relire. En tant que «critique», vos propos contribuent en partie à consacrer ou à légitimer les œuvres. Or, ce dont je viens de faire état dans ces quelques lignes fait de vous l'un des plus fervents protecteurs de l'art théâtral, chasse gardée des hommes au Québec.

Au fait, si je ne m'abuse, vous opposez «féministe et engagée» à «femme douce et paisible». Cela en dit long sur vos préjugés. Mais j'y pense... Je parie que vous aviez aussi imaginé cette auteure chevauchant son balai dans les airs... Vous serez sans doute ravi de voir le traitement odieux que l'on fait subir à la femme dans cette production du Théâtre de la Manufacture. Vous pourrez toujours tenter de vous rabattre sur le nombrilisme de l'artiste violée et flouée que fut Artemisia Gentileschi.

Mais je m'arrête, car sans doute qu'à vos yeux, je suis moi-même mûre pour le bûcher! ◆

Lynda Burgoyne